

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 73 (1928)
Heft: 2

Buchbesprechung: Bulletin bibliographique
Autor: R.M. / F.F.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LECTURES D'INFANTERIE (fin).

« **Éléments de tactique générale** », par le colonel Alléhaut (1927. Un volume in-8° de 214 pages avec 48 figures). Berger-Levrault, éditeurs Nancy-Paris-Strasbourg. Prix : 12 fr. français).

Si l'on voulait, suivant un procédé cher aux spéculations de l'esprit, s'astreindre à faire une distinction entre les différents traités de tactique, on constaterait que ceux-ci sont, en général, de deux ordres. Les uns développent leur thème sur la base expérimentale fournie par les « situations vécues » au cours de la bataille ; ils s'apparentent étroitement à l'histoire de la guerre. En résulte une étude qui s'exprime surtout par des commentaires didactiques de cas d'espèce. Procédé de déduction qui cherche à démontrer la pérennité de certains principes tactiques, par l'illustration qu'apportent les opérations les plus récentes. Le sujet ainsi traité y gagne, sous le signe de l'actualité, cet intérêt que provoque toujours le rappel d'événements contemporains ; il perd, en revanche, le caractère doctrinaire et général que doit revêtir, dans le domaine de la théorie, tout exposé dont les chapitres s'enchaînent sans digressions historiques. Depuis la dernière guerre, cette méthode a été, semble-t-il, abondamment exploitée.

Les autres traités s'efforcent de résoudre le problème tactique par la seule recherche des relations de cause à effet entre des principes immuables et des procédés d'application, sujets à de continuel changements. De cet ordre est le récent ouvrage du colonel Alléhaut ¹. L'auteur a voulu étudier l'acte essentiel des opérations militaires : la bataille. Il a laissé de côté certains développements sur le stationnement et les marches. Son livre n'est donc pas, suivant l'ordonnance classique, un exposé « complet » de tactique générale ². La limitation de son sujet lui a permis, par contre, de traiter certains chapitres avec l'ampleur voulue et « d'envisager le drame sous toutes ses faces, dans la variété des situations qui peuvent se présenter ». Constatant, d'une part, qu'à la guerre il n'y a que des cas particuliers et, d'autre part, la tendance que l'on a actuellement de vouloir « à la suite de la grande guerre, ramener toujours la conception de la bataille au type d'opérations imposé par une campagne de fronts fortifiés qui s'est étendue sur plus de quatre années », il s'est efforcé de restituer à la manœuvre la place qui lui revient. Ce faisant, il a cherché à échapper aux formules quelque peu dogmatiques codifiées par les règlements.

Après avoir, au titre des « considérations générales », défini le combat, précisé les différents modes d'action et fait la discrimination entre les principes et les procédés tactiques, il étudie, suivant le processus habituel : les préliminaires de la bataille, l'attaque et la défense. Ces différentes opérations sont discutées, successivement, à l'échelon division et corps d'armée, qui sont les deux grandes unités tactiques de l'armée française.

On ne saurait assez insister sur le bénéfice que nos officiers pourront

¹ Il est également l'auteur d'une étude analytique et synthétique, d'après les règlements : « Le combat de l'infanterie ». (Berger-Levrault, 1925).

² Un des traités d'après-guerre les plus vastes est sans contredit : « Tactique générale », d'après l'expérience de la grande guerre, du colonel d'art. F. Culmann (Charles-Lavauzelle, 1923).

retirer de cette étude. Ils saisiront sans difficulté le rapport qu'il y a, dans l'ordre de grandeur, entre les divisions française et suisse. Il conviendra donc de comparer, au point de vue tactique, l'unité française (« tout » composite) à notre brigade, dont le S. C. 1927 (chiffre 18) dit que : « composée de plusieurs régiments d'infanterie, de quelques groupes d'artillerie et des autres troupes dont elle a besoin, elle est l'unité de combat ; c'est dans son cadre que les différentes armes opèrent en commun ». Par analogie, notre division de guerre (groupement opératif de deux ou plusieurs brigades auxquelles le commandant de division assigne des missions particulières) correspond au corps d'armée français .

Compte tenu de ce qui vient d'être dit, les problèmes traités par le colonel Alléhaut auront, pour le lecteur suisse, l'incontestable valeur d'un enseignement direct. R. M.

LECTURES D'HISTOIRE.

Une série d'ouvrages d'histoire militaire est sortie de presse ces derniers mois. En voici cinq, qu'à des titres divers on rapprochera les uns des autres :

1. *Der Lokalisierungsschwindel. Das Steckenpferd der Undsschuldpropaganda*, von Richard Grelling. Broch. grand in-8° de 56 p. Verlag W. Trösch, Olten. Vertriebsstelle in Deutschland : Verlag : « Das andere Deutschland », Hagen (Westfalen). Prix : 1 fr. suisse.
2. *Les années fatales. Souvenirs de S. Sasonow, ancien ministre des Affaires étrangères de Russie (1910-1916)*. In-8° de 344 p., de la Collection de mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale. Paris 1927. Payot. Prix : 25 fr. français.
3. *L'Union sacrée 1914*, par Raymond Poincaré, de l'Académie française. 4^e tome de l'ouvrage *Au service de la France, neuf années de souvenirs*. Avec quatorze gravures hors texte. Paris 1927. Librairie Plon, édit.
4. *La politique extérieure de l'Allemagne 1870-1914*. Documents officiels publiés par le ministre allemand des Affaires étrangères. Tome II, 1876-1878. Traduit par J. A. Taillebot, agrégé de l'Université, professeur au Lycée d'Amiens. Publication de la Société de l'histoire de la guerre. Grand in-8° de 314 p. Paris 1927. Alfred Costes, édit.
5. *La guerre ou la paix ? (Ce que j'ai vu et entendu en Allemagne)*, par le général Denvignes. Préface de André Michelin. In-16 de 318 p. Paris 1928. Jules Tallandier, édit. Prix : 10 fr. français.

Der Lokalisierungsschwindel.

Cette brochure n'expose pas de faits nouveaux, par quoi il faut entendre des faits que les historiens documentés ne connaissent. Elle se réfère surtout à la collection des *Deutsche Dokumenten zum Kriegsausbruch* publiée à Berlin en 1919, aux *Diplomatische Aktenstücke zur Vorgeschichte des Krieges*, parus la même année à Vienne¹, et à la plus récente publication *Die grosse Politik*.

Mais si les faits ne sont pas inédits, leur groupement est propre à l'auteur, ardent polémiste, dialecticien et historien, comme on sait, dont l'ouvrage *J'accuse* a fondé la réputation et qui, avec une inlassable ténacité, croise les efforts poursuivis par la propagande allemande pour affranchir l'ancien gouvernement impérial de sa lourde responsabilité dans le déchaînement de la guerre européenne.

Sa thèse, inattaquable à notre avis, est que la « localisation »

¹ Ces deux collections ont été traduites en français. A. Costes, édit.

du conflit austro-serbe, à la façon dont elle a été comprise par les Empires centraux, contenait la guerre en germe. Tout le monde la désirait cette « localisation », et les propositions de sir Edward Grey, conférence européenne ou intervention entre la Russie et l'Autriche des quatre puissances moins intéressées, n'avaient pas d'autre but. Mais elles y tendaient par l'empêchement d'étendre le différend austro-serbe à des puissances désireuses d'éviter l'écrasement de la Serbie, tandis que les Empires centraux voulaient cet écrasement et entendaient écarter à cet effet les démarches qui contrarieraient la supériorité militaire de l'Autriche sur la Serbie.

L'auteur fait ressortir cette différence des attitudes d'une manière suggestive en opposant le procédé de l'entente européenne qui, au printemps de 1913, parvint à éloigner la guerre, à celui du désaccord entretenu par les Empires centraux en 1914, qui la provoqua.

Malheureusement, en Allemagne, le pouvoir militaire, fort hostile à la « localisation », désireux au contraire de généralisation, domina le pouvoir civil insuffisant. Celui-ci devait savoir cependant ce que toute l'Europe politique savait, que l'attaque de la Serbie par l'Autriche provoquerait automatiquement l'intervention de la Russie, donc la guerre générale. Pour Richard Grelling, cette ignorance chez des hommes de gouvernement est trop crasse pour être admise. Le gouvernement impérial n'ignorait pas que, posant l'alternative « localisation » pour écrasement de la Serbie ou guerre générale, il rendait celle-ci inévitable. Il y a consenti, pour ne pas dire qu'il l'a voulue. Là fut le crime, son crime.

Les années fatales.

Les *Souvenirs* de Sasonow n'apportent pas non plus, sauf dans certains détails, des renseignements nouveaux sur les prodromes de la guerre européenne, mais les lire n'est pas du temps perdu, loin de là. Ils doivent être rangés sous la catégorie des exposés des acteurs de premiers rôles, *La genèse de la guerre*, de H.-H. Asquith, les *Mémoires* d'Edward Grey, *La crise mondiale*, de Winston S. Churchill, et les *Neuf années de souvenirs*, de Raymond Poincaré, dont il sera question plus loin. Tous ces souvenirs, qui sont l'apport du camp des Alliés dans l'examen des causes plus ou moins immédiates de la guerre, autorisent des recoups et des comparaisons qui éclairent le tableau d'ensemble.

Naturellement, l'ouvrage de Sasonow intéresse plus particulièrement les événements qui ont conduit à la formation du front d'Orient; le duel diplomatique des Empires centraux et de la Russie au sujet des Balkans. La période est celle des années de 1910 à 1916, période de confiance de l'empereur en son ministre des Affaires étrangères jusqu'en 1915, puis déclin de cette confiance lorsque les intrigues du clan de l'impératrice et du triste Raspoutine conduisirent aux changements des premiers ministres, Goremykine après Kokowsow, Sturmer après Goremykine.

L'ouvrage confirme de tous points la donnée fondamentale de la brochure Grelling, l'inconscience avec laquelle le gouvernement de Vienne a prétendu ignorer la protection de la Serbie par la Russie, et s'est considéré comme entièrement couvert, militairement, par Berlin. Ce n'est pas que les avertissements de Pétersbourg aient fait défaut; ils ont été multipliés. Au cours des années et des occasions, le gouvernement russe a fait connaître à chaque instant, par les voies les plus variées et par des déclarations catégoriques aux personnages politiques les plus autorisés, que la paix dépendait de l'attitude de l'Autriche-Hongrie dans les Balkans. C'est la confirmation

du mot de sir Edward Grey, qu'il était de notoriété publique dans le monde politique européen que la Russie ne laisserait pas l'Autriche-Hongrie anéantir la Serbie sans en découdre sur les champs de bataille. Sasonow rappelle ses conversations à ce sujet avec le roi Carol de Roumanie, avec le comte Mensdorf ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Londres, avec Pourtalès, le tout aboutissant à la note connue, ultime tentative de maintien de la paix, remise par Sasonow à l'ambassadeur allemand : « Si, reconnaissant que la question austro-serbe a pris le caractère d'une question internationale, l'Autriche déclare qu'elle est disposée à rayer de son ultimatum les points qui portent atteinte aux droits souverains de la Serbie, la Russie s'engage à arrêter ses préparatifs militaires. »

Mais à ce moment, la question n'est plus intacte. Derrière l'Autriche s'est mise résolument l'Allemagne qui poursuit, elle aussi, la réalisation de ses ambitions du côté de Constantinople. Militairement, elle a pris les devants par l'organisation de la mission Liman v. Sanders, dont celui-ci, personnellement, a présenté l'exposé dans ses *Cinq ans de Turquie*. L'Allemagne s'est attachée au char politique de l'Autriche et a catégoriquement déclaré, les 5 et 6 juillet, lors de la mission du comte Hoyos, par la voix de Guillaume II et par celle du chancelier Bethmann-Hollweg, qu'elle pousserait cet attachement jusqu'à la guerre contre la Russie si celle-ci bougeait, donc jusqu'à la guerre générale.

Toute la question est de savoir si la Russie bougera. Les milieux militaires allemands en doutent, parce qu'ils l'estiment, non sans raison, mal prête à la lutte ; et les milieux politiques rappellent qu'en 1909, dans une situation exactement semblable, le gouvernement de St-Petersbourg a flanché. Mais Sasonow fait bien voir que pour être semblable politiquement les deux situations ne le sont pas militairement. Pour n'être pas prête, la Russie n'est pourtant plus en l'état d'infériorité où l'avaient laissée la guerre de Mandchourie et la révolution qui suivit.

Alors se produisent les incidents qui marquèrent les résolutions relatives aux mobilisations partielle et générale russes. Le récit de Sasonow vient en confirmation détaillée des études du général Dobrorolski dans la *Revue de l'histoire de la guerre mondiale*, et de l'ouvrage du général Danilow, *La Russie pendant la guerre mondiale*. Nous assistons aux conversations du ministre avec le tsar et à leur suite.

Vient ensuite la scène dramatique de la remise de la déclaration de guerre par l'ambassadeur Pourtalès, connue dans ses grands traits, elle aussi, mais qui, sous la plume du ministre russe, revêt un relief nouveau. C'est une page poignante.

L'ouvrage prend fin sur la participation de l'Italie, puis de la Roumanie à la guerre, ce dernier chapitre particulièrement intéressant en ce qu'il précise le point de vue russe dans cette question, point de vue qui ne concorda pas, comme on sait, avec celui des Alliés d'occident.

En résumé, si l'on veut situer les *Souvenirs* de Sasonow dans l'ensemble du problème des origines de la guerre européenne, on les placera à la fin de l'évolution politique de l'Allemagne, qui fit suite au régime bismarckien. « Soutenir les projets ambitieux de l'Autriche dans les Balkans n'est pas du tout l'affaire de l'Allemagne, avait dit Bismarck. » Ses successeurs furent d'un autre avis, notamment Bulow qui inaugura le « nouveau cours », et l'empereur Guillaume, dont l'incapacité ressort de plus en plus, au fur et à mesure de la connaissance plus complète de ses interventions. Et c'est ainsi que, de fil en aiguille, l'Allemagne qui devait dominer l'empire habsbourgeois se mit à sa

remorque et fut entraînée dans sa ruine. Les *Souvenirs* de Sasonow contribuent à faire voir la course à l'abîme.

L'Union sacrée.

Nous changeons de front. Point entièrement toutefois, car si l'ouvrage est d'un ancien président de la République française, et si le spectacle qu'il fait voir intéresse essentiellement cet Etat, son contenu se réfère aux événements dont l'Europe orientale a été le théâtre. *L'Union sacrée* est le récit de la crise de la guerre vue de France, mais vue de haut également. On ne serait pas éloigné de donner au volume le titre choisi par la publication allemande des documents du Ministère des affaires étrangères, « La grande politique des cabinets européens » à la veille des hostilités de 1914.

Naturellement, la thèse générale est celle de l'innocence de la France dans le déclenchement de la guerre européenne, mais non sous la forme d'une plaidoirie, sous la forme solide au contraire d'un exposé de faits et d'un rappel de documents qui, pendant tout le cours du récit, étayaient les déclarations de l'auteur. Plusieurs de ces documents sont inédits ; tous confirment ce que l'on sait maintenant, sans plus en pouvoir douter, que, du 5 juillet 1914 au 2 août, le duel entre les Empires centraux et les Puissances alliées a été un duel diplomatique pour le maintien de la paix ou la marche à la guerre.

Les premiers mois de l'année sont remplis en France par des préparatifs de visites protocolaires : voyage du président de la République et du Ministre des Affaires étrangères, M. Viviani, en Russie, puis dans les trois Etats scandinaves. Ce voyage doit être suivi d'une randonnée de Nice en Savoie par la route des Alpes. Il est aussi question d'une visite aux Etats-Unis. Bref, un programme exclusif de toute pensée et même de toute crainte de guerre. Après les menaces des années précédentes se produit une détente des esprits. On croit à la sécurité.

Il y a bien l'action germanique de l'Autriche dans les Balkans et de l'Allemagne à Constantinople, qui préoccupe le gouvernement de St-Pétersbourg. Dans le cas de Liman v. Sanders, par exemple, dont il vient d'être question à l'occasion des *Souvenirs* de Sasonow, St-Pétersbourg se plaint d'être mal soutenu par les puissances d'occident. Mais sans rien y perdre dans le fond, l'Allemagne a gagné la manche en paraissant céder sur la forme. L'incident est classé.

Même au lendemain de l'attentat de Serajevo, on se plaît à espérer que quelque souci qu'il soit de nature à causer, il n'en résultera pas de suite grave. Sans doute, M. René Pinon qui revient d'Autriche et des Balkans, rapporte que jamais la politique viennoise n'a été plus inquiétante, et que les tentatives d'ingérence de la monarchie dualiste en Serbie peuvent recommencer du jour au lendemain. Mais on ignore les pourparlers qui commencent entre l'Autriche et l'Allemagne ; on ignore la lettre de l'empereur François-Joseph adressée le 4 juillet à Guillaume II : « Les efforts de mon gouvernement doivent désormais avoir pour but l'isolement et l'amoindrissement de la Serbie » ; on ignore la réponse de l'empereur Guillaume et de son chancelier, M. Bethmann-Hollweg, que même au cas d'une intervention de la Russie, l'Allemagne se tiendra fidèlement aux côtés de l'Autriche, et que mieux vaudrait ne pas attendre trop longtemps pour agir.

Le voyage en Russie a donc lieu et tout se passe conformément au programme arrêté. L'inquiétude ne surgit que lorsque, en pleine mer, sur le cuirassé la *France* qui transporte le président à Stockholm, arrive la nouvelle de l'ultimatum austro-hongrois à la Serbie. Elle grandira lorsque, après Stockholm, il s'agira de se rendre à Copenhague ;

elle grandit même assez pour que le Président renonce à s'y rendre et se sente pressé de rentrer en France. Mais même à ce moment-là, ni lui, ni M. Viviani ne se rendent compte de la gravité de la situation. Le gouvernement de Berlin a donné l'ordre de brouiller les radio à destination de la *France*, et les dépêches ou n'arrivent pas ou arrivent par fragments sans suite compréhensible. Ce n'est qu'au débarquement à Dunkerque que la vérité sera connue.

Alors commencent les efforts de sir Edward Grey pour enrayer la guerre, efforts constamment contrariés par Berlin. Le gouvernement de Paris s'applique de son côté à adresser des conseils de modération à la Russie. Au moment où l'on commence à parler de mobilisation en Russie, Paris télégraphie à l'ambassadeur Paléologue, — c'est le 27 juillet, — « je crois qu'il serait opportun que, dans les mesures de défense auxquelles la Russie croit devoir procéder, elle ne prît immédiatement aucune disposition pour une mobilisation totale ou partielle de ses forces ». Ce thème sera repris à diverses fois. Le 29 juillet, le roi d'Angleterre écrit personnellement au tsar : il lui adresse un appel pour que soit laissé ouvert un terrain pour la négociation et la paix possible. Ce même jour, l'ambassadeur allemand à Paris, M. de Schœn, télégraphie : « Viviani ne veut pas abandonner l'espoir dans le maintien de la paix, que l'on souhaite ici vivement ». Mais l'Autriche s'obstine, elle poursuit l'anéantissement de la Serbie contre vents et marées, elle a commencé le bombardement des villes serbes du Danube, et l'Allemagne continue son jeu dangereux de couverture, si bien que quand viendra la journée du 31 et les déclarations de guerre imminentes, le président Poincaré écrira : « Je me demande avec anxiété si vraiment l'Europe va être la proie d'une guerre générale, parce que l'Autriche se sera entêtée à vouloir faire du bruit avec le sabre de Guillaume II. »

C'est bien cela. On le savait déjà, mais par l'abondance des détails, par la multiplicité des faits relatés, des citations et des rappels de textes officiels, *l'Union sacrée* projette sur les origines immédiates de la guerre une lumière plus éclatante.

(*A suivre.*)

F. F.

All the World's Aircraft 1927. (Aéronautique mondiale) 17^e année, par C. G. Grey. Sampson Lowe. Londres, in-folio. Prix : 42 s.

Ce magnifique album, très abondamment illustré, donne une vue d'ensemble des progrès de l'aéronautique dans le monde entier pendant l'année écoulée (1926).

La première partie contient la description détaillée des services aériens de toutes les nations, ainsi que des développements récents de l'aviation civile dans tous les pays.

Une deuxième partie décrit, avec photos et dessins à l'échelle, les types d'avions modernes de tous les pays, avec toutes les données sur la construction et les performances.

La troisième partie, conçue dans le même sens, est consacrée à la description de tous les moteurs d'avions existants.

La quatrième partie résume l'état actuel de la question des dirigeables.

La Suisse n'occupe naturellement qu'une place bien minime dans cette collection où les Etats-Unis et l'Angleterre, pour ne citer que ces deux pays, sont représentés par des centaines de modèles d'avions et de moteurs. Nous y trouvons cependant les détails d'organisation de notre aviation militaire et civile et la mention des principaux vols suisses de 1927, en particulier le raid trans-africain Mittelholzer-Gouzy.

Nous y trouvons aussi la description, avec clichés, des appareils

construits en Suisse par les maisons Dornier et Alfred Comte et du dernier type de moteur Winterthour.

Nous y lisons aussi la mention suivante :

« *Haefeli* ». *Ateliers fédéraux de constructions, Thoune*. « Cet établissement officiel a cessé ses travaux ». Si nous sommes bien informé, c'est le contraire qui a lieu. Nos ateliers ont bien abandonné le Haefeli, mais pour entreprendre la construction de modèles plus modernes. Y réussiront-ils? Vis-à-vis de la concurrence étrangère, telle que nous la présente l'album Grey, il est permis d'en douter. L.

La bataille de Guise, les 28, 29, 30 août 1914 au 10^e corps, par le colonel Valarché. 176 p. gr. in-8 avec 7 cartes et croquis. Berger-Levrault, 1927. Prix : 9 fr. 60 (français).

Les lecteurs de la *Revue militaire suisse* connaissent les beaux livres du lieutenant-colonel Grasset sur *Ethe, Virton, Neufchâteau et Verdun*. Le volume du colonel Valarché est du même genre ; il fait suite au *Combat d'Arsimont*, les 21 et 22 août. Ces jours-là, le 10^e corps français fit ses premières armes sur la Sambre contre le corps de la Garde prussienne. Il subit de fortes pertes, mais ne fut pas écrasé. Huit jours plus tard, les mêmes adversaires se retrouvaient nez à nez à la bataille de Guise et de nouveau la lutte fut indécise. Surpris le matin, en marche de flanc dans un brouillard épais, le 10^e corps vit une de ses divisions culbutée en moins d'une heure. Ce qui ne l'empêcha pas de contre-attaquer l'après-midi et de reprendre la plus grande partie du terrain perdu le matin.

Le colonel Valarché laisse, en majeure partie, la parole aux exécutants. Son récit est bourré de citations empruntées aux notes ou lettres d'officiers et sous-officiers ayant pris part à la bataille. Le lecteur vit ainsi la bataille du côté français, presque comme sur l'écran du cinéma. Le rôle de la Garde prussienne n'y est esquissé qu'à grands traits. On en retire l'impression — est-elle bien juste ? — que cette troupe si vantée et son chef ne montrèrent pas, en cette occasion, beaucoup de mordant et ne surent pas profiter de leur victoire du matin.

Le colonel Valarché a en préparation le *combat du Petit-Morin, 6-9 septembre*, relatant le rôle du 10^e corps français dans la bataille de la Marne. Les trois volumes formeront un tout, présentant au lecteur, sous une forme concrète, l'activité d'un corps d'armée pendant trois semaines de guerre de mouvement, comprenant trois grandes batailles. L.

Le Hardi chez les Vaudois, par Paul Budry. Illustré par Charles Clément. In-16 de 142 pages. Neuchâtel 1928. Editions de la Baconnière. Prix : 2 fr. 75.

Le Hardi, c'est Charles le Téméraire. Les Vaudois, c'est divers lieux et populations du Pays de Vaud au XV^{me} siècle, avant et pendant les guerres de Bourgogne : Estavayer, les Clées, St-Saphorin, puis Grandson, puis Morat, lieux et populations malmenés, maltraités, pillés et volés par les uns et par les autres, incendiés, embrochés, pendus, écorchés.

Est-ce de l'histoire ? Oui. Est-ce de la fantaisie et de l'art ? Oui aussi. Le tout vivant et vibrant, s'offrant à la lecture sans conduire à la lassitude. Lisez la pillerie de Lavaux, un chef-d'œuvre de peinture littéraire en traits raccourcis, avec une flamme sous la plume, peinture toute en étincelles, bouquet de feu d'artifice. Cela vous reposera de la guerre européenne et du service en campagne, et c'est vite lu d'ailleurs ; ce serait lu moins vite, vous ne diriez pas que vous avez perdu du temps. F. F.